

## Ultime rendez-vous.

Je marchais vers un rendez-vous dont j'étais incapable de citer le lieu et le nom, mais qui s'imposait à moi comme une évidence. S'imposer est le mot juste, car je ressentais une sorte de fièvre qui me poussait en avant. Mes pensées, d'habitude si claires, étaient empêtrées dans un mélange de confusion et d'amnésie. Bien sûr je savais qui j'étais. Il ne faisait pas de doute que j'étais Moi. J'étais tel que je me connaissais à chaque instant de ma vie. Il ne s'agissait pas de cette sorte d'amnésie où l'on se trouve ignorer qui l'on est, ce que l'on a fait, qui sont ses proches. Non ! Mon amnésie portait plutôt sur les faits précis qui expliquaient ma présence en cet endroit de la ville. D'ailleurs, j'avais la confuse impression d'avoir déjà vécu cette situation là, avant. A un moment que je ne pouvais situer, dans mon passé. Pour être exact, l'impression que j'éprouvais à ce moment, c'est d'avoir déjà vécu ce moment particulier à de nombreuses reprises dans mon passé. Mais une sorte de voile persistait à couvrir certaines zones de ma mémoire.

Arrivé au coin de la rue, je m'aperçus que j'étais perdu. Perdu, ne serait pas le mot adéquat. Je dirais plutôt, que cette rue où mes pas m'avaient portés j'en reconnaissais les particularités. Ce balcon en surplomb aux maçonneries tarabiscotées. Les atlantes flanquant la porte massive quelques immeubles plus loin. Tout cela avait un goût de familiarité, mais étrangement j'étais incapable de me situer dans la ville. Etais-ce mon état actuel qui expliquait cela ? Une vague nausée flottait en moi. Pourtant, j'étais Moi, je connaissais parfaitement ma Ville. Or celle ci diffusait une aura mystérieuse qui me la rendait à la fois vaguement familière, mais aussi terriblement étrangère. Soudain je compris que bien que j'y habite ce n'était pas Nancy, pas plus que je n'étais à Paris, Londres ou Madrid. Villes où j'avais vécu de longues années dans le passé. Non, celle-ci était une autre ville, et pourtant c'était ma Ville, celle où je vivais à présent. J'avais donc déménagé ? J'étais venu m'installer ici ? Quand ? Mes efforts pour répondre aux questions qui m'assaillaient étaient vains. Ma mémoire levait une barrière opaque derrière laquelle se cachait un pan -récent ? - de mon existence.

Le brouillard qui couvrait une partie de ma mémoire, provoquait une angoisse insistante. Soudain, l'ardeur qui me portait vers ce rendez-vous impérieux s'étiola. Même si je savais être proche de mon but, l'urgence fut contrebalancée par le désir presque animal de faire demi-tour et de revenir chez moi. Au fond de moi, l'élan qui me poussait en avant, et celui qui m'incitait à rentrer dans la douce quiétude de mon appartement s'opposaient violemment. J'étais tiraillé entre deux forces antagonistes, et la tension qui m'habitait devint douloureuse. Malgré cela, je me remis en marche, mu par une énergie extérieure que je savais ne pas pouvoir stopper. Je m'engageais dans une ruelle à gauche, cela ressemblait à un cul-de-sac. Pourtant je savais - d'où me venait ce savoir ?- que là n'était pas le but de ma progression. Ce n'était qu'une partie de mon itinéraire. Pour le coup, j'étais dans un lieu que je ne parvenais plus à identifier. Des murs aveugles s'élevaient à ma droite et à ma gauche, le crépi noirci par la saleté se détachait en larges plaques, laissant la pierre à nu subir les morsures des intempéries. Le lieu était triste à en mourir, et je ressentis une profonde mélancolie, qui vint se mêler à mon angoisse sourde. Devant moi, l'impasse s'achevait par une porte branlante, planches mal équarries, que retenaient à grand peine des gonds de cuir. L'endroit était

sinistre. J'hésitais. Finalement, je tirais ce simulacre de porte et plongeais dans un boyau obscur. J'étais dans une maison, je traversais des pièces lépreuses, jonchées de restes de meubles pourris par l'humidité. Sans transition, je me retrouvais dehors. Face à une palissade de bois, couverte d'affiches si anciennes que le blanc du papier virait au gris. Presque effacés, des caractères parsemaient les grands panneaux cloqués par la pluie et le vent, aux bords irréguliers et déchirés par des centaines de mains anonymes et nonchalantes. Malgré mes efforts je ne parvins pas à déchiffrer ce qui était écrit. Comme si ma vision aussi se troublait à l'instar de ma mémoire. Mes yeux me démangeaient, mais les caractères se dérobaient à mon regard. Je m'efforçais pourtant de comprendre ce qui pouvait y être écrit. Hélas la langue me parut étrangère. Une langue inconnue, dont le seul tracé avait eu l'effet d'accentuer davantage mon malaise. Je détournais mon regard, car je percevais inconsciemment, dans ce qui était écrit là, une lourde menace pour moi. Une menace qui visait ma vie. Malgré mon incompréhension de la langue, je ressentais une malignité dirigée contre moi. Comme si ces caractères abominables recelaient une malédiction qui m'était destinée. Étais-je donc en voyage ? Dans des contrées qu'une partie de moi aurait occultées ? Pourtant, les caractères qui dansaient devant mes yeux hallucinés n'avaient rien de comparables aux alphabets dont, adolescent, je parcourrais inlassablement les planches dans de vieilles encyclopédies, coincées dans la bibliothèque gigantesque de mon oncle. Leur irréductible étrangeté, comme s'ils témoignaient d'un monde inconnu de tous les vivants, n'avait rien d'humain. Caractères-signes, tracés là par des êtres inconnus, qui dégageaient une sorte de bourdonnement terrifiant, bien qu'inaudible. Oui, je sentais un vrombissement à la limite de la perception, comme produit par on ne sait quel rhombe cosmique, dont les vibrations néfastes m'étaient destinées.

La partie de la Ville où je venais de déboucher était nue, pas un immeuble ne s'y dressait. Mais l'énorme friche que je devais traverser était parsemée de tas plus ou moins importants de gravats. Comme un territoire dévasté par la guerre. Encore une fois j'étais désorienté. Je n'avais pas de souvenir d'une quelconque guerre. Peut-être était-ce simplement une friche constituée par la démolition de je ne sais qu'elle usine de taille phénoménale. Mais autour de moi les indices ne laissaient pas trop de doute. Ces destructions avaient touché des immeubles. D'ailleurs, s'il s'était agi d'une friche industrielle, il y aurait eu des engins de chantier au travail. Or, autour de moi, le champ de ruines était désert. Pas de mouvement, pas âme qui vive. Rien que la solitude. Une solitude écrasante. Aussi loin que portât mon regard, il n'y avait que la monotonie du vide, brisée ça et là par des tas de pierres de construction, des squelettes de charpentes noircis par les flammes, des éclats tranchants souvenirs d'un flot d'ardoise ou de tuile éclaboussant une chaussée, désormais éventrée. Des tuyaux tordus, vestiges d'un réseau de gaz ou d'alimentation en eau, surgissaient du sol tels des membres déchiquetés. J'eus soif, une soif brûlante. Malheureusement aucun point d'eau n'était à proximité. J'eus beau tenter de me souvenir, j'étais incapable de retrouver le moment de mon départ. Depuis combien de temps est-ce que je marche ainsi vers mon destin ? Impossible à dire. J'ai l'impression paradoxale que cela fait des heures que j'avance ainsi dans la Ville, mais qu'il y a peu de temps, je faisais autre chose. Ailleurs. Dans une autre vie ? L'angoisse me reprend. Presque imperceptible, lancinante comme une mélodie ressassée qui entête. Toutes mes tentatives de percer le voile qui obscurcit mon passé récent échouent. Je suis comme un nouveau né,

sans passé. Pourtant je sais que j'ai un passé, que je ne viens pas de venir au monde. Ici, comme ça. Ma conscience d'exister plonge dans une longue suite d'années. Je sais -comment, ça je l'ignore -, je sais que je suis adulte. Que j'ai été enfant, même si là, à l'improviste nulle image ne me vient. Mais peut-être suis-je fatigué de cette course que je pressens longue et épuisante. J'ai conscience d'être, d'avoir été. J'ai conscience d'un passé qui se dérobe à mes tentatives d'accès, mais d'un passé réel, riche....., angoissant ? Pourquoi cette impression soudaine ? La soif me tenaille de nouveau. Il me faut trouver un endroit où l'étancher. Il me faut me remettre en route. Cependant, l'étendue vide que je dois traverser m'effraye, tout autant que l'imposante tour noire qui, au loin, domine l'horizon. Tour élancée, dont les vitrages mats sont insondables. Tour qui constitue mon but et qu'inexplicablement je tremble d'atteindre.

Pas âme qui vive. Et moi suis-je vivant ? Au creux de mon ventre un animal griffu fouille mes entrailles, car je viens de réaliser que jusqu'à présent je n'ai croisé personne dans ces rues étranges. Un ciel crépusculaire surplombe l'énorme friche qui m'entourne. Quelle heure peut-il bien être ? Je l'ignore. D'après la lumière gris ardoise qui nimbe l'étendue morne il doit être près du soir. Or, j'ai l'impression d'être parti ce matin de chez moi. Cela fait-il si longtemps que j'erre, seul ? Non ! Pas seul, pire : abandonné. Abandonné de mes semblables, puisque jusqu'à présent les rares passants croisés semblaient n'avoir pas de visage. Des silhouettes anonymes, interchangeable. Irréelles. D'ailleurs je ne saurais dire s'il s'agissait d'hommes ou de femmes. C'étaient des sortes de personnages abstraits, vêtus de drap grossier et grisâtre. Aucun signe distinctif, des poupées vivantes et inexpressives, glissant silencieusement vers des destinations improbables. Disparaissant aussi vite qu'elles étaient apparues. Personnages solitaires, vaquant chacun à des tâches invisibles, plongés dans des réflexions inaccessibles. Comme autant de marionnettes jouant des pièces différentes, mais réunies sur le même plateau théâtral, au hasard d'on ne sait quelle circonstance. Suis-je en enfer ?

La frayeur de la traversée est cependant moins forte que la terreur sans nom que je sens monter en moi. Une terreur que je sais m'habiter depuis de longues semaines, de longs mois. Une terreur sourde, mais tenace. Il est temps de partir. Je ne dois pas rester ici plus longtemps. Je dois affronter le passage nu et chaotique. J'avance donc. Pour résister, je tente de plonger dans mes pensées. Fuir ce lieu, cette désolation. Fuir ce chaos qui s'insinue de l'extérieur vers mon âme. Marcher, droit devant moi. Répondre à cet appel impérieux qui me remplit de crainte, mais qui est néanmoins moins horrible que cette terreur qui menace de me submerger. Marcher. Marcher. Sans que j'en ai vu le moindre indice annonciateur, je suis de nouveau dans une rue bordée d'élégants immeubles. Le ciel est toujours aussi sinistre et la rue déserte. Les sons s'étouffent, même mes pas ne résonnent pas. Là, au bout de la large avenue que je parcours je vois enfin la base de cette tour qui m'inspire une telle crainte. L'angoisse m'étreint. Une horreur sans nom s'empare de moi. L'heure approche. J'ai la nausée. Je défaill.

Lentement j'émerge de mon cauchemar. Nuit après nuit, il ne me quitte pas. Depuis des semaines, il est mon compagnon fidèle. Par la fenêtre à la vitre blindée, derrière les barreaux d'acier l'aube éclaircit le ciel et redessine les toits de la rue de la Santé. Je me rince la bouche et frotte machinalement mon cou. Encore une journée de sursis, je vais pouvoir dormir un peu....